



PAR TRISTAN GASTON-BRETON

# Quand Lyon était la place financière de l'Europe

---

« La quantité d'argent qu'on y échange de toutes parts est immense. Lyon est le fondement du commerce italien et en grande partie du commerce espagnol et flamand. Les ouvriers ne manquent pas, ni les boutiques non plus. Elles sont pleines de diverses marchandises qui y affluent à cause des foires. » Au XVI<sup>ème</sup> siècle, Lyon est l'une des capitales économiques de l'Europe, suscitant l'admiration de l'ambassadeur vénitien auprès du Roi de France. Cette prospérité, la ville la doit d'abord à sa situation géographique. Située à proximité d'une Italie en plein essor, Lyon est un relais de première importance sur l'axe commercial qui relie l'Orient lointain à l'Europe du Nord. Mais la cité doit également sa prospérité à la politique avisée des Rois de France. Depuis 1462, elle bénéficie en effet de quatre foires annuelles - instituées par Louis XI - qui attirent

au confluent du Rhône et de la Saône marchands et négociants étrangers. Ils y bénéficient d'une entière liberté commerciale et d'un certain nombre d'avantages « fiscaux », à commencer par une exemption totale d'impôts. A la mort de Louis XI en 1483, la régente Anne de Beaujeu tente certes de supprimer ces grands rendez-vous annuels du commerce européen afin de se concilier les grandes villes du royaume qui voient d'un mauvais œil la prépondérance de Lyon. « Il est de l'intérêt général que de bien garder la liberté et faculté de la marchandise », plaident alors les milieux d'affaires lyonnais dans un mémoire officiel, insistant sur la nécessité de laisser librement entrer dans le royaume « tous les produits de terre et de mer ». Appel entendu : dès 1484, les foires sont pleinement rétablies par le roi Charles VIII. Il faut dire que le souverain a trop besoin d'argent



- notamment pour financer ses très coûteuses guerre d'Italie - pour se passer des profits du commerce lyonnais...

Car Lyon, à ce moment, est riche, très riche même. Au début du XVI<sup>ème</sup> siècle, 169 des 209 sociétés commerciales enregistrées dans le royaume de France y sont implantées ! Chaque année, près de 6000 marchands venus de toute l'Europe y affluent, gonflant le nombre d'habitants de la ville, estimé alors à 50 ou 60 000 personnes. Epices d'Orient, soieries d'Italie, métaux d'Allemagne, draperies d'Angleterre, mais aussi toiles fines de Hollande, orfèvreries, livres, cartes à jouer et même œuvres d'art ! Effectuées sur la Place des changes - l'actuelle Place du Change, en plein cœur du quartier Saint-Jean - les transactions portent sur toutes sortes de marchandises et tissent un vaste réseau qui va de l'Angleterre à Constantinople en passant par les Flandres, le Saint-Empire romain germanique, Narva - en Estonie actuelle -, Beyrouth, Séville et Venise. La mondialisation de l'économie est déjà une réalité au XVI<sup>ème</sup> siècle... L'argent attirant l'argent, de nouvelles activités se développent à Lyon, contribuant à l'industrialisation de la ville et à sa croissance démographique. C'est le cas de la soierie. Depuis

qu'en 1514, un artisan Lucquois, Nicolas de Guide, a installé quelques métiers à tisser dans la capitale des Gaules - s'attirant sur le coup les représailles de la petite ville italienne de Lucques, bien décidée à protéger son secret, et l'obligeant à renoncer à son projet - cette industrie a fait beaucoup de chemin, tirée par les goûts de luxe de la noblesse française. Vers 1550, la soierie fait vivre pas moins de 12 000 personnes, ouvrant une ère et qui allait, des siècles durant, marquer l'histoire de Lyon. Autre secteur en plein essor : l'imprimerie. Vers 1520, « l'industrie des dents noire », comme l'humaniste Charles Fontaine appelle l'imprimerie, compte près de 400 ateliers, faisant de Lyon la capitale française de Lyon et, par contre-coup, l'un des centres européens de l'Humanisme.

Parmi les marchands européens présents à Lyon, il est une communauté qui joue un rôle essentiel : les Italiens. Depuis des siècles, depuis les premiers contacts avec l'Orient - Constantinople mais aussi la lointaine Asie -, ils bénéficient d'un savoir-commercial et financier sans équivalent. Habités aux marchés étrangers - ce qu'ils sont toujours, l'Italie restant avec l'Allemagne l'un des pays les



plus exportateurs de l'Union européenne -, ayant des comptoirs un peu partout, ils sont arrivés à Lyon dès le début des années 1460, attirés par les privilèges des foires, la proximité avec l'Italie, l'immensité du royaume de France - le plus grand et le plus riche d'Europe à ce moment - l'importance du commerce lyonnais ...ou bien chassés par les innombrables conflits politiques qui, à intervalles réguliers, secouent les villes italiennes. Loin de laisser leurs querelles derrière eux, ces marchands en exil les ont d'ailleurs amenés avec eux. En 1572 ainsi, on verra un respectable marchand-libraire Lucquois, un certain Alexandre Marsilli, faire trancher la tête de l'un de ses compatriotes et la conserver quelques jours, dans l'espoir de toucher la somme promise par la Seigneurie de Lucques aux meurtriers des bannis !

S'ils sont industriels de la soie, imprimeurs ou libraires - autant de secteurs dans lesquels l'Italie bénéficie d'une avance technologique reconnue -, les Italiens de Lyon sont d'abord et avant tout banquiers, ou plutôt marchands-banquiers. Gros-sistes, ils ne tiennent pas boutique ouverte mais achètent les marchandises les plus prometteuses, en grosses quantités, qu'ils revendent aux détaillants ;

commissionnaires, ils achètent au gré de leurs voyages des marchandises qu'ils recèdent à d'autres marchands, moyennant de confortables bénéfices ; banquiers, ils avancent de l'argent aux fabricants et se font parfois rembourser en marchandises qu'ils renégocient ensuite, encaissant dans l'affaire d'importantes plus-values. Les plus importants d'entre eux prêtent même de l'argent au roi de France. Les interminables guerres d'Italie (1494-1559) seront ainsi, en grande partie, financées par l'or et les lettres de change des marchands-banquiers Italiens de Lyon. De quoi justifier, en effet, le maintien des privilèges des foires...

Capponi, Salviati, Bandini, Bonvisi, Gadagni, Banquini, Gondi sans parler, bien sûr, des Médicis... Les grands marchands-banquiers viennent pour beaucoup de Florence, mais aussi de Gênes et de Lucques. Vers 1520, on compte une quarantaine de grandes maisons de banque italiennes à Lyon. Leurs réseaux sont immenses, qui couvrent tous les pays d'Europe où, la plupart du temps, ils disposent de succursales. Les affaires qu'ils brassent le sont tout autant. La maison Gondi, ainsi, pratique le dépôt à vue et le crédit commercial mais aussi le transfert de fonds par lettre de

change entre Anvers, Paris, Rome et Venise. Elle pratique également le recouvrement de créances, par exemple de cardinaux et d'évêques. Et bien sûr le financement des campagnes militaires, l'opération la plus juste avec des taux d'intérêt pouvant atteindre jusqu'à 20% ! A la mort de François Ier, en 1547, le montant des dettes contractées par l'Etat auprès des seules banques italiennes atteindra la somme faramineuse de 6,8 millions de livres, soit un montant presque égal aux recettes du Trésor (7,1 millions de livres) ! Outre le prêt aux « Grands » - ce sont ainsi les Gadagni qui paieront une grande partie de la rançon de François Ier après le désastre de Pavie - et le crédit commercial à grande échelle, les marchands-banquiers italiens sont très actifs dans le secteur des jeux de hasard et des paris. C'est à eux, ainsi, que Lyon doit ses premières loteries. Les fulminations du Clergé n'y pourront rien...

Installés à Lyon même - ce qui n'est pas le cas de la plupart des marchands étrangers -, les Italiens sont concentrés dans ce qui est aujourd'hui le vieux Lyon, entre les rues Juiverie, Lainerie et la Place du Change. Ils s'y font construire de belles résidences, à l'image de l'hôtel des

Gadagni, l'actuel musée de Gadagne. Riches, ils pratiquent largement la charité. Lors de la famine de 1573 ainsi, Laurent Capponi fait préparer à ses frais un repas pour plus de 4000 pauvres. Désireux de s'intégrer, beaucoup sinon tous finissent par obtenir des « lettre de naturalité », prélude à des carrières publiques prestigieuses. Témoin la famille Gondi, arrivée à Lyon en 1505. Une génération plus tard, ayant fait fortune et acquis des biens immobiliers dans et autour de Lyon, l'un de ses membres est receveur ordinaire du roi. Une génération encore, et les voici alliés à une famille appartenant à la noblesse de Cour, les Retz. L'un des descendants de la famille, Jean-François Paul de Gondi, le fameux cardinal de Retz, sera le premier archevêque de Paris. Les Gadagni, devenus Gadagne, suivront une trajectoire similaire...

L'âge d'or des Italiens de Lyon - et, plus largement, de la ville elle-même - dure jusqu'en 1555. Cette année-là, un gigantesque emprunt public - le « Grand Parti de Lyon » - est levé par le roi auprès des marchands-banquiers de la place afin de refinancer à long terme l'ensemble des dettes royales. Deux ans plus tard, saigné à blanc par les guerres d'Italie et une crise monétaire, l'Etat doit



déclarer la banqueroute. Seuls 9 acomptes sur les 41 prévus ont été réglés. Ce désastre financier porte un coup sévère à Lyon et à la communauté italienne des affaires. L'institution de taxes toujours plus lourdes sur les transactions commerciales et financières - un pis aller pour renflouer des caisses désespérément vides ! - puis les Guerres de Religion portent le coup de grâce à Lyon. Si la ville conserve une certaine importance économique, son heure de gloire, elle, est bel et bien passée. C'est désormais plus au Nord, du côté des Pays-Bas, que le monde des affaires commence à regarder...

---

**Tristan GASTON-BRETON,**  
Historien d'entreprises  
tgastonbreton@elzear.com